

Portrait d'un mégalomane *The Aviator* de Martin Scorsese

Gilles Marsolais

Les cinémas nationaux face à la mondialisation
Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2005). Compte rendu de [Portrait d'un mégalomane / *The Aviator* de Martin Scorsese]. *24 images*, (121), 60–60.

Portrait d'un mégalomane

par Gilles Marsolais

Ce sujet en or a contraint Martin Scorsese à se mesurer au piège tendu par Orson Welles, puisque la vie extravagante d'Howard Hughes n'est pas sans évoquer le destin hors du commun du magnat de la presse William Randolph Hearst cerné de façon magistrale dans *Citizen Kane*, chef-d'œuvre incontournable qui ne peut être surpassé. Scorsese assume d'entrée de jeu cette référence obligée sous la forme d'un signe ouvrant une parenthèse : séquence de la mère lavant avec amour son jeune fils nu debout dans une cuvette, le mettant en garde contre les épidémies mortelles qui sévissent alors (en 1913) au Texas, tout en identifiant les foyers d'infection à « ces maisons où habitent des gens de couleur ». Le signe complémentaire de cette parenthèse vient clore le film comme un effet *Rosebud*, éclairant rétroactivement le destin du personnage : il permet de mesurer l'impact de ces mises en garde répétées de la mère à son jeune fils qui en était arrivé à assimiler les microbes et les maladies contagieuses à la pauvreté. Mégalomane et visionnaire, perfectionniste et play-boy, homme d'affaires et cinéaste, Howard Hughes adulte n'était déjà pas facile à vivre, avant que n'apparaissent chez lui les signes d'une névrose obsessionnelle et une phobie des microbes qui devinrent de plus en plus envahissantes.

Cet être d'exception accumula les conquêtes et les échecs tant dans ses relations d'affaires que dans sa vie de couple, et toute son existence se sera déroulée comme un film. En se concentrant sur sa jeunesse, de la fin des années 1920 jusqu'en 1947, Martin Scorsese s'emploie justement à rendre compte de ces deux aspects complémentaires du parcours du personnage, la vie et le cinéma. Devenu un riche orphelin à 18 ans, Howard Hughes investit d'abord sa fortune imposante dans des films audacieux qui eurent maille à partir avec la censure (dont *Scarface* de Howard Hawks et *The Outlaw*, western atypique qu'il réalisa lui-même), ainsi que dans un projet dément consacré à la Première Guerre mondiale et



Traduire la folie d'un homme en mettant le spectaculaire au service du récit.

aux combats d'avions, *Hell's Angels*, tourné avec 24 caméras et 137 pilotes, cent fois remis sur le métier et totalisant après quelques années plus de 40 km de pellicule ! Pendant le tournage, Howard Hughes cherchait déjà à repousser les limites de la vitesse des avions, alors qu'il s'apprêtait à entrer de plain-pied dans ce domaine de l'aviation en étant lui-même pilote, puis en devenant constructeur de divers prototypes gros porteurs, et finalement propriétaire de la compagnie TWA (Trans World Airlines). Pour illustrer cette osmose entre la vie et le cinéma, à quelques images près, *The Aviator* débute à s'y méprendre comme dans la vie, alors qu'il ne s'agit pourtant que du tournage de *Hell's Angels*, et il se termine comme au cinéma, dans la pure tradition du happy end hollywoodien, par l'envol surréel de l'avion Hercule, un lourd albatros d'une hauteur de 15 étages, muni de 8 moteurs sur ses ailes démesurées, que Hughes pilota bel et bien le 2 novembre 1947, à Long Beach, avant de sombrer à nouveau dans l'une de ses crises de démence.

Au moyen de modèles réduits télécommandés et d'effets spéciaux numériques composant des ballets aériens et des crashes époustouflants dignes d'une anthologie ;

d'un traitement des couleurs marquant subtilement le passage du temps dans la vie comme au cinéma ; de dialogues ciselés distillant habilement une masse d'informations ; du jeu d'une pléiade d'acteurs incarnant de façon convaincante ces personnages déjantés qui louvoyaient alors entre l'usine de rêves de Hollywood et l'usine de fabrication de l'avion de l'avenir, dont Cate Blanchett et Kate Beckinsale personnifiant tout en nuances Katharine Hepburn et Ava Gardner, les deux femmes qui ont compté dans la vie de Howard Hughes (Leonardo DiCaprio), Martin Scorsese trace un portrait plutôt positif d'un personnage méconnu, sans en faire l'apologie. Restreindre la lecture de *The Aviator* à son effet *Rosebud* (démystifié, ramené à un vulgaire complexe d'Œdipe), c'est se priver d'un plaisir certain, c'est passer à côté de la dimension spectaculaire qui, avec intelligence, demeure au service du récit afin de traduire la folie de cet homme possédé qui, plus qu'un homme d'affaires averti, fut un visionnaire. ■

États-Unis, 2004. Ré. : Martin Scorsese. Scé. : John Logan. Ph. : Robert Richardson. Mont. : Thelma Schoonmaker. Int. : Leonardo DiCaprio, Cate Blanchett, Kate Beckinsale, John C. Reilly, Alec Baldwin, Alan Alda, Matt Ross. 169 minutes. Couleur. Dist. : Warner.